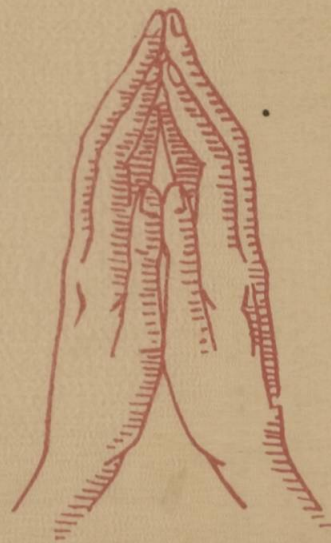




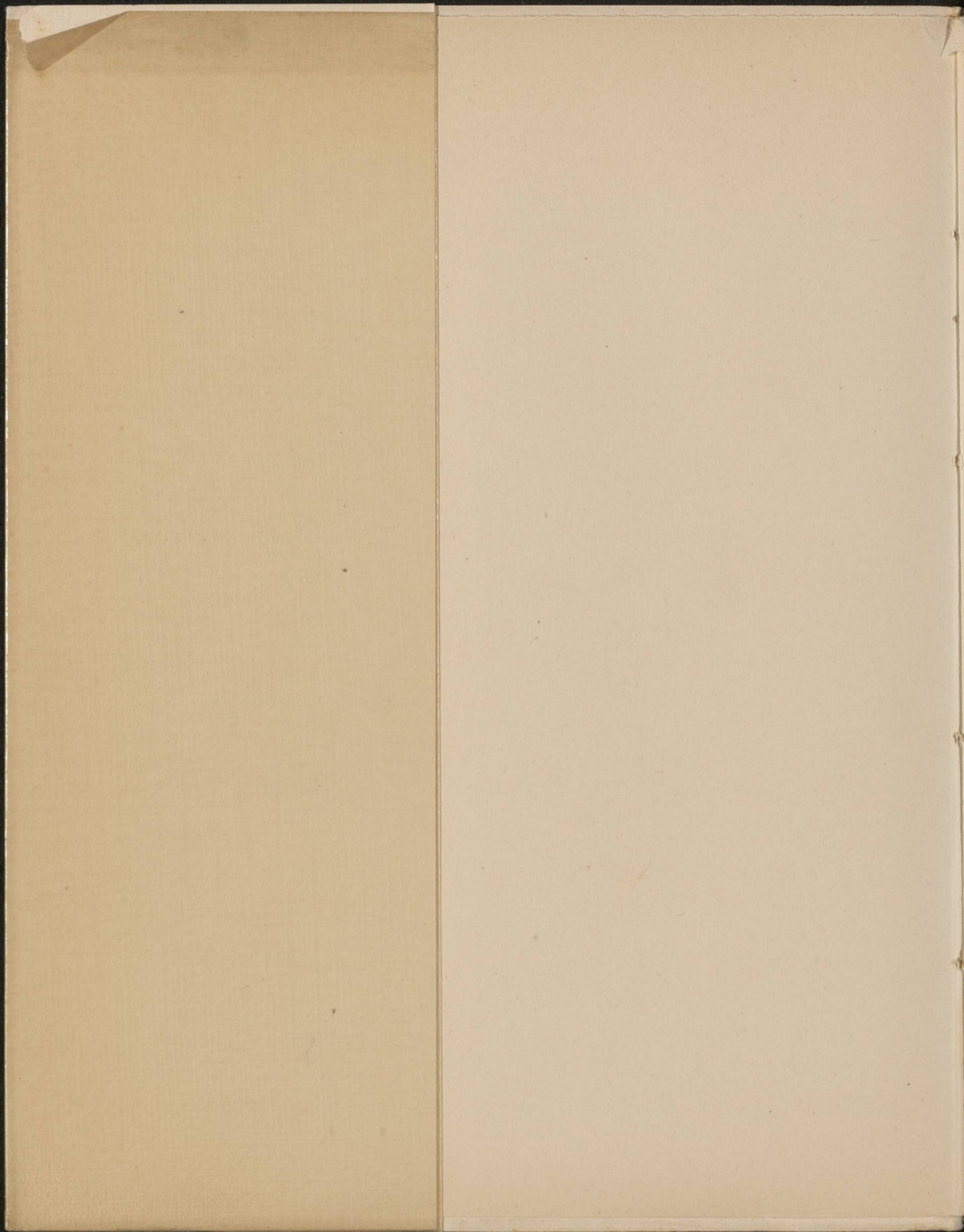
D. J. D'ORBAIX

OGIVES

POÈMES



EDITIONS DES ARTISTES



A mon cher ami
Georges Lockem,
L'affectueux hommage
de
D / A. Orbaix

30 septembre 1935.

R 2/10/35

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

15 exemplaires sur papier de Hollande
Pannekoek vergé, numérotés à la presse,
de 1 à 15, constituant l'édition originale
et signés par l'auteur; et 500 exemplaires
sur papier Vélin mat.

OGIVES

DU MÊME AUTEUR :

CONTES WALLONS. (Willems, Bruxelles) (*épuisé*).

VIES AGRESTES. (Vromant, Bruxelles) (*épuisé*).

VIES AGRESTES. Nouvelle édition, suivie de trois récits.
(Librairie Moderne) (*épuisé*).

LE DON DU MAÎTRE (6^e mille). Aux Editions de
Belgique, Bruxelles.

LE TEMPS DES COQUELICOTS (5^e édition). Aux Editions
du Monde Nouveau, à Paris.

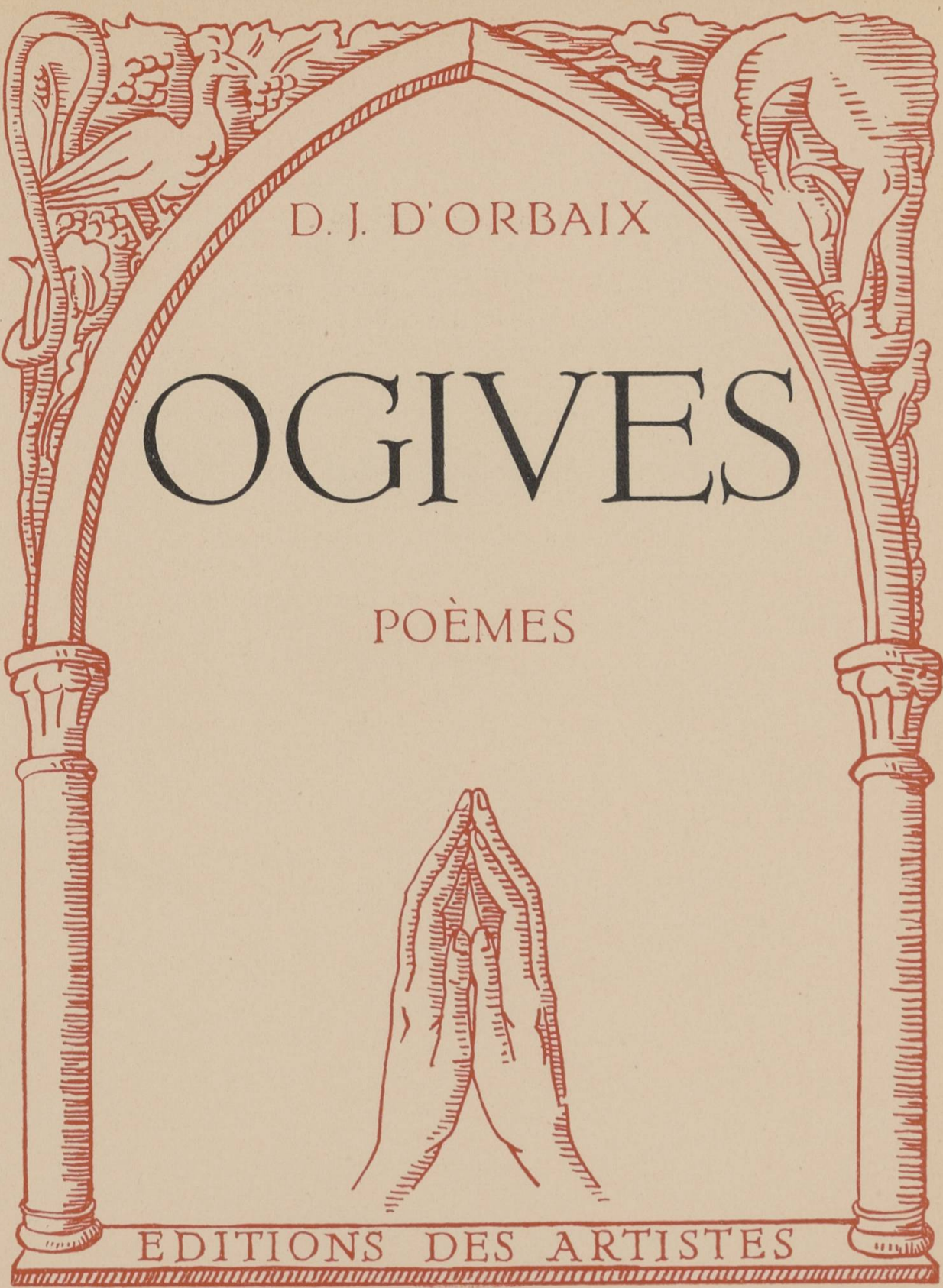
LA CAMPAGNE ENCHANTÉE (6^e mille). Dessins de
J.-M. Bertrand. Office de Publicité, Bruxelles.

CONTES ET NOUVELLES. Dessins de J.-M. Bertrand.
Office de Publicité, Bruxelles.

CIELS PERDUS, avec un frontispice de Pierre d'Orbaix
à huit ans. (Vromant, Bruxelles.)

CLOCHE INTERDITE (2^e édition). (Editions des Artistes,
Bruxelles.)

Le Coeur Imaginaire

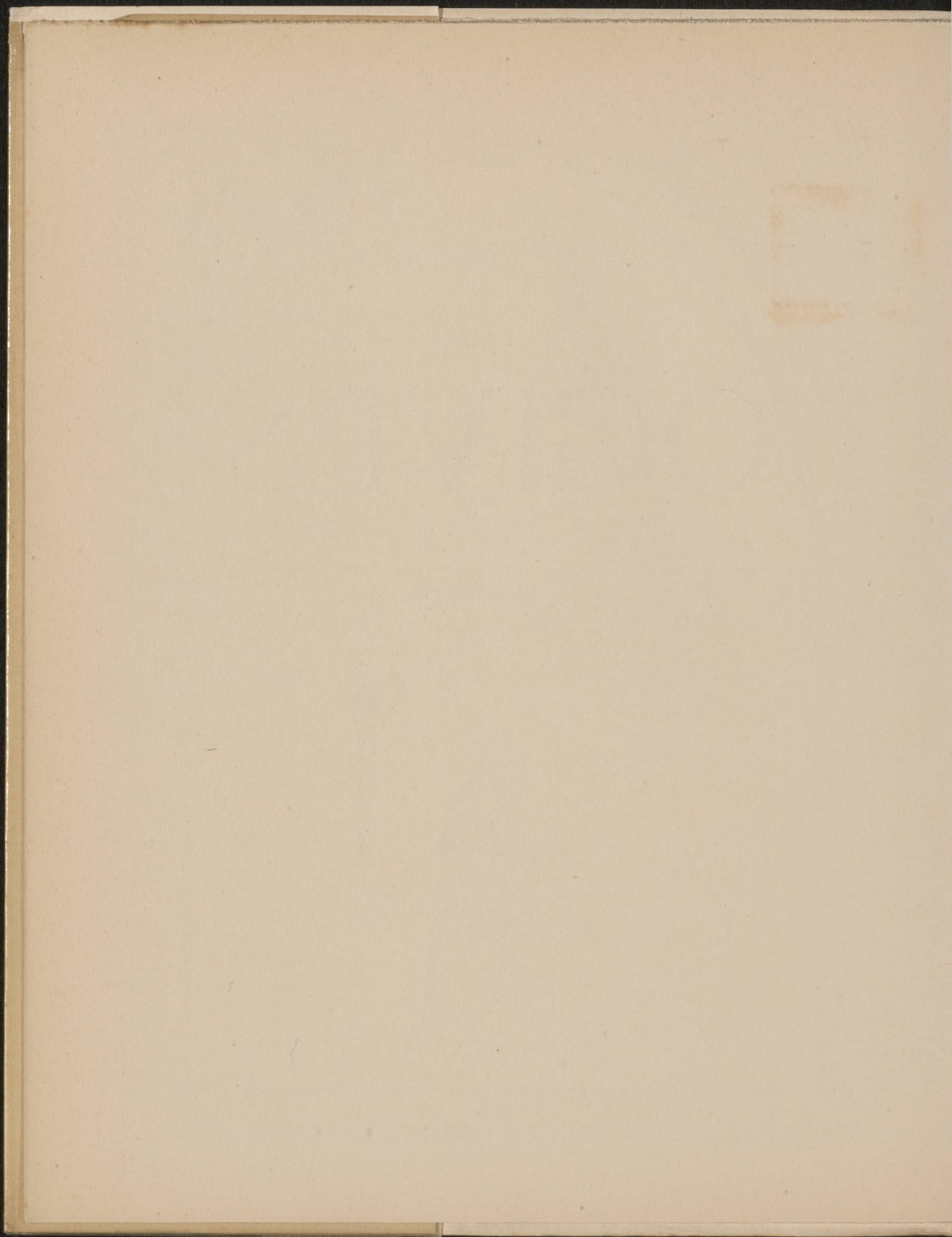


D. J. D'ORBAIX

OGIVES

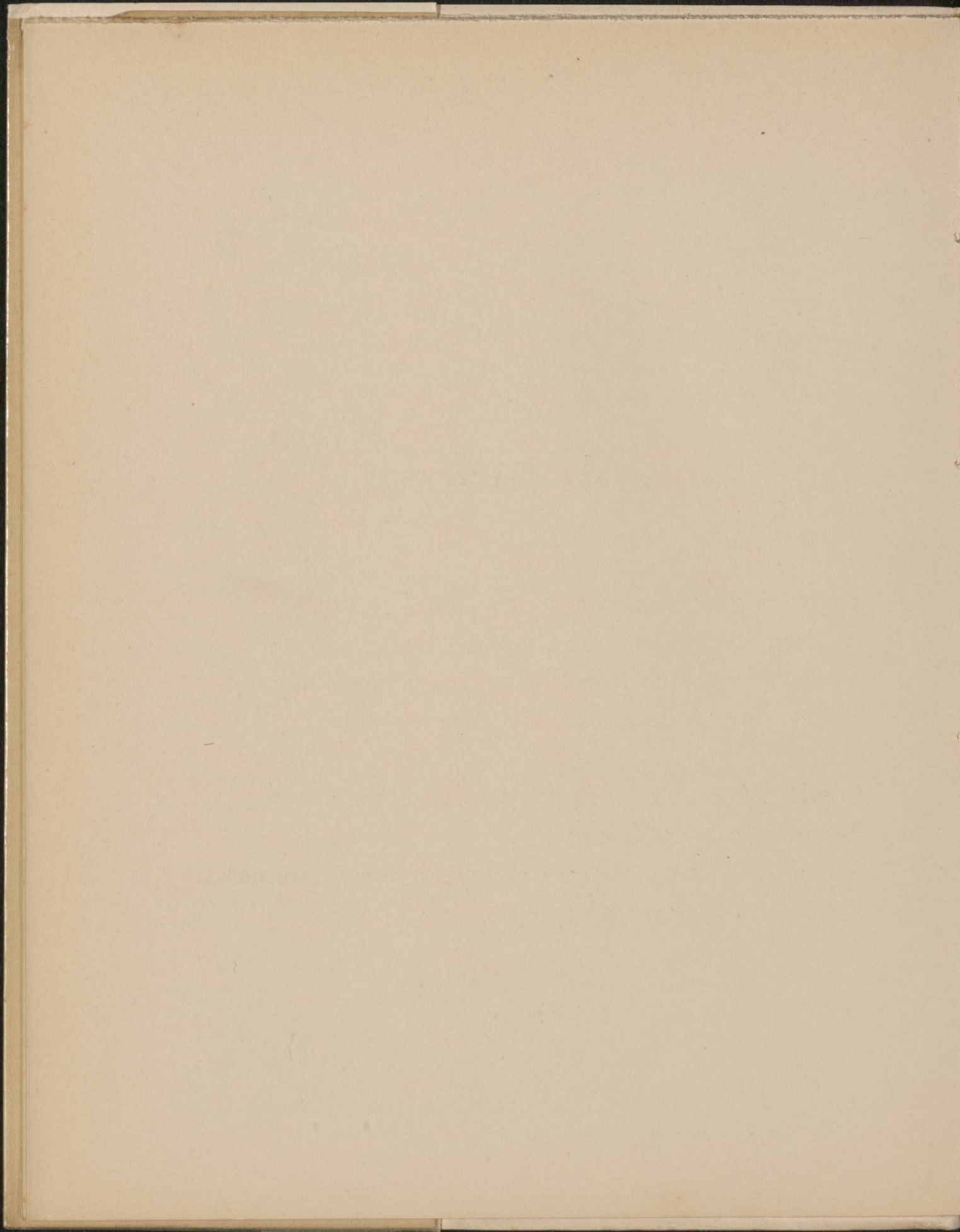
POÈMES

EDITIONS DES ARTISTES





Miroirs



Miroir du Printemps

RYTHME dont l'essor vole aux branches dépliées,
Aurore, averse bleue où les fleurs de l'éveil
Tombent, du ciel brillant, sur la terre mouillée,
Pour consteller le sol, dans l'herbe du soleil;

Ronde où revient le mois des vergers de lumière,
Dômes épanouis, fraternels aux vieux murs,
Quand les arbres s'ouvrant sur les toits des chaumières,
Font des chaumes de neige aux murailles d'azur:

Rien n'a changé, de l'heure où pleuvent ces magies,
Ni les lilas de soir qui sont nés ce matin,
Dans la haie où leurs croix, par le jardin rougies,
Gardent, sur leurs bouquets, un azur qui s'éteint;

Ni l'oiseau, dont la voix a sa source aux feuillées
Et coule, des rochers cristallisés de l'air;
Ni l'abeille, aux miroirs des fleurs ensorcelées,
Ni le papillon d'or, dont gambade l'éclair...

De la nuit de la terre, une aube de verdure
Jette au vent le reflet des feuillages heureux;
Le jour horizontal et profond des pâtures
Montera dans l'espace où tourne un cercle bleu.

Mais, plus loin, sur la mer nue encor de l'argile,
J'écouterai la plaine et le pouls de mon sang,
Pour confronter l'amour de la glèbe tranquille
Avec mon cœur, indigne déjà du printemps!

Je sais la vague de clarté qui bouleverse
Le sol noir, où se gonfle un soleil de moissons,
Et le rayonnement de l'herbe, en sens inverse
De l'azur et du feu dardés à l'unisson.

Cette force, je l'ai connue et partagée,
Mais tandis que la terre ondulait sous le blé,
Mes rêves pauvres, mes printemps d'amours songées,
Se brisaient dans l'épi qu'ils allaient révéler...

Pour moi, le temps nouveau n'est pas dans les corolles,
Sur l'aile de l'oiseau, le jour clair vole en vain;
Des limons au travail, j'entends la parabole:
" Qu'as-tu fait, toi que nous levions de nos levains? "

Ah! si j'avais noué ma gerbe, au moins, fleurie,
Si je l'avais portée, en y dorant mon front,
Lorsque l'éclat du soir a touché la prairie,
Vers la grange où s'entasse un été de rayons,

Je reviendrais ici, dans l'attente paisible
Du miracle fidèle aux terreaux souverains:
Au murmure naissant de la moisson visible,
Mon espoir jaillirait de l'hymne souterrain!

Seigneur, ayez pitié de notre cœur stérile!

Les printemps de la terre, eux-mêmes, lui font mal:
Il est plein d'une telle inavouable argile,
Qu'il envie aux guérets leur rêve végétal...

Dans le moment où Vous redessinez encore,
Des pastels du soleil, le paysage ombreux,
Quand la vieille campagne et la nouvelle aurore
Ont le même âge en Vous, qui réglez le temps bleu,

Ah! d'une fleur là-haut, soudain changée en flamme,
Dans un azur où fond le nuage éperdu,
Rendez aussi, mon Dieu, son Avril à notre âme,
En un dessin repris du Paradis perdu!...

Miroir de l'Été

LA cloche donne encor sa couleur au matin,
Le soleil d'autrefois sonne dans le feuillage;
L'été, sur les coteaux de mon passé lointain,
M'emporte respirer l'air bleu de mon jeune âge...

Azur fidèle au vol de l'espoir enfantin,
Traversez de rayons ma transparente image!
Au fond de vos miroirs, je reverrai soudain,
Le petit paysan de l'aube et du village
Qui, par mes yeux d'alors, regardait se pencher
L'Ange du jour, ouvrant son aile de nuage
Pour la rougir, en touchant la croix du clocher.

En robe de moissons, la cloche de l'aurore,
Par les champs blonds de l'air, s'était mise à marcher;
De leur rire en essaims, dans les cercles sonores,
Les blés faisaient un long murmure de ruchers...
Vent plein de papillons que la terre émerveille,
Frôlez, sous les épis, la blessure des fleurs!
L'air tourne de rayons et ruisselle d'abeilles,
La plaine va dorer l'ombre du javeleur...
Faux en éclairs, dans l'orage dédicatoire,
Cortèges de dizeaux porteurs du pain sacré,
Sur l'éteule dardée où saigne ma mémoire,
Mon front tremble d'épis, à mes chants consacrés!
Par eux, le sol fidèle à sa plus humble ligne,
Trouve sa fête dans la paille et le soleil:
De coteaux en vallons, les gerbes se font signe,
Un vol d'oiseaux surprend leur onduleux éveil...
Ah! je retrouverai ces plans rayés d'éteules
Où tournait, au couchant, la kermesse des meules!
Dans ce hameau des blés et du songe, un beau soir
M'endormira, bercé par ma terre hesbayenne,

Et la nuit, constellant mon sommeil de miroirs,
Y sourira, d'une âme accordée à la mienne...
Si je vole une étoile en mon rêve éperdu,
Si je m'enfuis, en déchirant mon ombre aux chaumes,
J'entendrai, sur mes pas, la course d'un fantôme
Joyeux comme le cœur de ciel que j'ai perdu.
Je ne m'arrêterai, sous l'arbre de l'enfance,
Qu'à l'heure où le soleil bondit comme un cerceau:
O cloche, azur chantant, votre circonférence
Brille encor de l'été qui nimba mon berceau!
Je rejoindrai mon ange aux ailes de nuage;
Une aube d'autrefois vêtira mon image,
Si mêlée aux rayons réfractés du matin,
Que mon cœur, ébloui du transparent voyage,
A jamais volera dans le ciel enfantin
Qui luit sur les coteaux de mon passé lointain...

Miroir de l'Automne

LA betterave en feuille est déjà sur les prés,
J'entends l'appel de ma Hesbaye à l'agonie:
Je sais les guérêts clos sous les cieux labourés,
Quand s'allument, entre eux, les feux des râperies
Où mènent les chemins jaunes et déchirés!

O campagne, ô vieux cercle nu comme la mer,
Bitumes étalés, jours bas des grands naufrages,
L'étendue, en noyant ses aires de feuillages,
Brasse un brouillard empoisonné de sucre amer.
Près des longs chariots échoués aux pâtures,
Le funèbre bétail de novembre assemblé

Beugle, dans le relent glacé des pourritures,
Vers la ferme où dormir sur les pailles du blé.

C'est alors que la cloche va, revient et pleure
Les étés, les soleils pleins de coquelicots,
Et l'oiseau qui chantait dans la sphère des heures
Et le vieux moissonneur qui moissonne là-haut...

Moi, qui vous demandais vos gloires sans mensonges,
Je suis d'elles vêtu, je m'en nimbe d'orgueil:
O ma terre à présent, dans la tombe du songe,
Le glas frappe aux profondes portes du cercueil.
Durement, le miroir qui tourne dans mon âme,
Vous réveille, azur mort des lins, trèfles sanglants,
Pour encercler la ronde encor des blés en flammes,
Mais l'alouette au ciel a pris feu dans son chant.
Il ne reste de voix, mêlée aux plaines graves,
Que celle de la pluie, un embrun sans couleur
Où meurt, dans la lugubre odeur des betteraves,
Le souffle où dorment les limons inférieurs...

Revoici donc, à la dérive sur la boue,
Le paysage glauque où sombrent les maisons,
Où le village, aux voiles des brumes, s'échoue
Sur la nuit en falaise noire à l'horizon...

O noyés de l'argile, ô morts, je vous éveille,
Vous, les vieux de mon sang, vous les plus oubliés,
J'attendais la saison où l'abîme sommeille
Pour vous jeter l'hymne d'un cœur ensoleillé!
Prenez mon chant, comme on saisit une bouée,
Remontez vers ma voix au reflux des limons,
Avec vos bras de terre et vos faces trouées,
Sous la pluie innombrable où ruissellent vos noms!
Buissons de torses noirs et taillis de vertèbres,
Grand peuple d'ossements que l'on croit dispersés,
Laissez-moi, de mes mains serrant vos mains funèbres,
M'enfoncer dans votre forêt de trépassés!

Sur vos fronts souverains, l'automne se dévoile;
La cloche va souffler nos lampes sans raison:

Du ciel, un vent profond, soudain glacé d'étoiles,
Durcira la campagne où nous le sèmerons...

Pour attirer là-haut le songe des racines,
La neige, doux feuillage, erre au souffle du nord:
Sous les sillons nouveaux que vos spectres dessinent,
La gangrène du sol guérit du gel des morts.

Votre armée a repris sa garde souterraine
Et le printemps, docile au signe de vos os,
Rallumera, du souffle obscur de votre haleine,
Les étés, les soleils pleins de coquelicots!

Miroir de l'Hiver

JE vous rappelle et vous invoque avidement,
Mon âme en Dieu, ma seule Muse, ô cher tourment!
Le vent du nord, au verglas bleu de l'étendue,
Jette une étoile où luit votre image perdue...
O route que la neige élargit en désert,
Si mon amour encor mêle aux cristaux de l'air
Son vol, il rejoindra la terre fiancée
A l'hiver aussi net que le fut ma pensée.
Sous le frimas d'azur, mon âme et mon clocher,
Je sais l'heure furtive où j'irai vous chercher;

Je revois la fenêtre où le givre s'allume,
Aux lanternes, l'étable allongée en sa brume,
L'anneau d'un ciel gelé sur les bois aveuglants,
La sente où l'on chemine à pas étincelants:
C'est là que j'inscrivais, dans sa force naissante,
Mon visage au miroir de la glèbe innocente.
Ce morceau de village où le temps m'est rendu,
Contre mes rêves noirs, l'hiver l'a défendu.
Sous les coteaux sculptés durement par la bise,
Le songe d'un toit monte, en fumant, vers l'église;
Du chaume, dont Noël transfigure l'auvent,
Un silence en paillettes pour mes yeux d'enfant,
Tombe dans la venelle où mon sabot l'écrase...
Quand la haie et le mur bleuiront sur leur base,
A l'heure du retour vers mon hameau de ciel,
Ce pays, transposé du monde immatériel,
Me rendra le pardon d'une vieille chaumière
Réveillée au passé, dans un gel de lumière.
Mon âme en Dieu, c'est là que je retrouverai
Vos yeux, à la croisée où je me pleurerai...

Le front contre la vitre où le givre fidèle
Ouvre encor, dans les fleurs, le cristal de son aile,
N'arrêtez pas mon cœur sombre, quand l'univers
Est pur, comme le fut mon enfance en hiver.
Rendez-moi le regard où je vous ai connue,
Qui, reformant un jeu de neige dans la nue,
Adoucit de flocons le sol agenouillé;
Puis, au feu d'un glaçon, brûlez mon front souillé
D'avoir au ciel porté l'argileux témoignage,
Quand le ciel, à l'argile, offre un blanc paysage.

Orgues

Berceuse

PETIT, dans le berceau du temps,
Le vent d'autrefois te balance:
L'oiseau céleste, je l'entends
Chanter dans le nid du silence...

Au fond d'un limpide sommeil,
Le monde coule entre les branches;
De la montagne du soleil,
L'azur descend en avalanche.

Le mur tourne autour de l'enclos,
La fleur rit au jour qui la cueille:
Sur l'herbe douce comme l'eau,
L'enfance vogue au bruit des feuilles...

Dors, loin du nuage envolé!
L'arbre sonne, l'heure est sans nombre;
Sur toi, quelque chose d'ailé
Pose un reflet de flamme et d'ombre...

Chanson

Vos yeux, Maryse, couleur d'abeilles,
Volaiet vers moi d'un regard de printemps;
Sous le cerisier, que l'azur éveille,
Ses fleurs et vos yeux faisaient le beau temps.

Au hamac du vent bleu d'avril bercée,
Vous étiez ma lumière et ma chanson;
Autour de vous, l'herbe et la feuille commencées
Brillaient du céleste frisson.

Il y avait dans l'air, votre murmure
Et c'est au rythme de vos yeux,
Qu'un essaim de regards, sous la ramure,
Bourdonnait aux fleurs qui neigeaient des cieux.

Le jardin qui revenait de l'autre monde
Était tout volant d'anges floraux;
Sur les gazons bleus, sous les feuilles blondes,
Votre cœur battait dans l'aile des oiseaux...

Mais c'était surtout de votre lumière
O Maryse, vous-même en fleurs,
Que, dans la chanson printanière,
Miroitait l'air ensorceleur.

Cloche

COLOMBE de l'église, ô cloche, aile sonore
Qui rendez à mes jours tant d'azur envolé,
Elancez-vous à la rencontre de l'aurore,
Sur la terre où le ciel respire dans les blés!

Le matin luit de ses rayons de paille mûre;
On voit sa meule d'or, au vieux miroir du ciel,
Préfigurer déjà la récolte future
Dans l'air où monte son volume immatériel...

Autour des prés de juin, la faux de la lumière
Brille dans le sentier qui mène aux fenaisons;
En secret, le soleil, à la fleur ouvrière
Enseigne le travail qui dore le gazon.

Le seigle élève une muraille transparente
Où l'orge gonfle ses toisons de troupeau vert;
Toute en grelots, l'avoine en foule sonne et chante,
Les épis des froments croisent leurs rires clairs.

Sur le village, au bord d'une eau verte de branches,
Le beau jour tourne en rond, par la cloche encerclé;
Un instant, les ramiers joignent leurs ailes blanches
Au vol de l'heure qui revient les appeler.

Mais nul n'ira jusqu'où va cette aile sonore
Qui, traversant l'été du songe paysan,
Rallume la paupière immense de l'aurore
Pour mûrir les coquelicots de notre sang...

Deux Saisons

JE vous évoque, Rose en août, sous la ramure,
Couchée à l'ombre où fleurissait votre clarté,
Printemps blond, vous dormiez, dans une chevelure
Fraîche comme l'aurore aux mois d'avant l'été!

Votre front s'étoilait de célestes pervenches,
A vos genoux, volait le feu d'un chant d'oiseau;
Un avril en retard, aux lignes de vos hanches,
Nouait sur vous l'azur moiré par les rameaux...

Contre la haie, en son beau dimanche, la meule
Au miroir du soleil, s'habillait de rayons:
Rose, de l'ombre au jour, comme une gerbe seule,
Le sommeil vous tenait dans sa communion.

Heureux de la saison des fruits, des arbres jaunes,
Sous les chaumes tendus dans le ciel argenté,
Votre jardin déjà, tout transparent d'automne,
Restait soumis au matin de votre beauté!

Les prismes de l'azur, la branche ensoleillée,
Les abeilles, dans l'air d'un bel été volant,
Au rond miroitement du dôme des feuillées,
Faisaient tourner sur vous leurs jeux étincelants...

Cette heure, dans la haie ardente épanouie,
Crispant son chèvrefeuille épiait votre éveil;
Un chant ouvrait, sur votre forme évanouie,
Son rythme en vous bercé par l'arbre du sommeil.

J'inventais vos regards, dans ces lumières d'ambre,
Créant autour de vous la branche au nid d'oiseau:
En cette fin d'été, mon avril en septembre,
Hélas, vous seule encore étiez le renouveau!

Je l'entendrai toujours, sous les fruits de lumière,
A l'heure où la glaneuse a salué les blés,
Votre voix qui s'éveille, ô Rose, la dernière,
Et nomme un cœur tardif, surpris d'être appelé...

Moi, je vous contempiais, debout contre la meule,
Prévoyant dans vos yeux qui riaient de me voir,
Sous la gerbe, la main que va blesser l'éteule,
Quand, dans l'aube des blés, tombe la faux du soir...

Nocturne

CETTE âme pleurera plus longtemps que la mienne,
En toi, mon fils, qui porteras mon cœur secret:
Je le vois, sous l'arc de tes yeux démesurés,
Dans cette bouche où passe une peine ancienne
Que j'ai connue au temps où je t'ai désiré...

Le mal revient de moi sur ta face qui tremble
De refléter mon visage dans son miroir,
Quand nos fronts sous la lampe, éclairés d'être ensemble,
Se partagent mon souvenir et ton espoir.
Je te souris alors, du fond de mon enfance,
Je me rappelle un chant qui volait dans l'azur
Et s'il n'a plus, pour moi, qu'une aile de silence,
Tu vois luire son vol dans mon regard obscur.

C'était un oiseau bleu, l'âme d'avant la vie,
Par la vibration de la cloche bercé;
Aujourd'hui son essor est en toi, qu'il convie
A traverser le ciel qu'a perdu mon passé!
Quelle part de moi-même, en ton être versée,
Ta vie emporte-t-elle au delà de ma mort?
O doux fruit de mon sang, ô fleur de ma pensée,
Sous le rêve en feuillage à l'arbre de mon corps,
Avant l'automne, avant ma ramure blessée,
Laisse-moi longuement te balancer encor!
Retenons le tourment d'être l'un près de l'autre,
Si près et cependant tellement séparés!
Le manteau de l'instant que nous sentons le nôtre,
Je sais bien quelle faux viendra le déchirer...
Ne baisse pas le front, sous la lampe, j'écoute
Ton rêve, enfant, quand tu jouais dans la forêt:
Des buissons, des oiseaux et pas encor de route...

Je me tais, ô toi qui entends mon cœur secret!

Sphère

LE soir flotte au fond du miroir de la mort,
Où s'éloigne à jamais votre pure image.
Vos cheveux qui s'en vont sous le croissant d'or,
Je les contemple en y recréant encor
L'amour dont brillait pour moi votre visage...

Laissez-moi vous sourire au chant du passé:
Je vous ai repris la douceur déchirante,
Le secret que nos cœurs ensemble ont bercé
Et jusqu'au souvenir, qui va s'effacer,
De mon désir reflété par votre attente.

Ne me prenez rien, dans votre lent départ
Sans larmes, sous l'ogive du soir ultime,
Si ce n'est l'étoile en vous de mon regard,
Le rayon qui brillera, dans le brouillard,
Pour vous assister en traversant l'abîme.

Je ne vous suivrai pas, j'ai tant voyagé
Et la sphère d'azur, qui vous est rendue,
J'en connais par cœur la gloire et le danger;
Le bonheur, là-haut, pour vous je l'ai songé:
Dieu vous donnera l'âme que j'ai perdue.

Bercez-la bien, Amour, la mort nous défend:
Vous allez me voir revêtu d'innocence,
Miré dans l'aurore où j'étais un enfant,
Quand je vous aimais sans savoir, en rêvant
De vous qui m'appeliez hors de l'existence...

Elégie

A la mémoire de José Wauquaire.

Vous qui priez, du fond de l'Ardenne ardoisée,
Donnant, au fin décor, l'appel de mon regard,
Et, le cœur arrêté, sur ma route brisée,
Veillez, devant l'azur, comme au pied d'un rempart,

Je vous entends, je suis derrière la colline,
Je colore à vos yeux la vitre du matin:
Dans le rayonnement de cette heure enfantine,
Vers vous descend l'éclat de mon cœur orphelin!

Vous m'aviez nimbé d'or et béni de feuillages,
Dans des jardins légers aux oiseaux de couleurs;
En intervertissant les rôles et les âges,
Je vous nimbe, à mon tour, de l'aube des douleurs.

Ma voix revient aux champs de votre inquiétude,
Frôlant, de l'aile encor, les épis du passé,
Diaprer de son vol, en vous, la solitude
Où renaît, au soleil, mon sourire effacé.

Je vous rends à jamais ma lumière exhalée...
Ma chanson vous rapporte, avec les lilas morts,
La douceur, par leurs croix finement constellée,
D'un automne de fleurs, où mon enfance dort.

Mes bien-aimés, j'ai mal de votre chair qui saigne;
Ne trouvez pas amer le pain de chaque jour!
Je pleure en vous, mais chante en Dieu: l'Ange m'en-
L'Eternité pleine, déjà, de votre Amour... [seigne

Marche Funèbre

4 I

QUAND je mourrai, je sais que Vous me laisserez
Dans la nuit désormais d'éternelle insomnie;
Comme un enfant mauvais, Vous m'entendrez crier,
Les yeux aveugles, grands ouverts par l'agonie.

Ne me jetez pas à la tempête universelle
Pleine d'éclairs de diables et de monstres fous:
Mais au moins, laissez-moi cette ombre qui ruisselle
De mes larmes, vers l'affreux silence de Vous!

II

AU fond de la houillère des ténèbres,
Si je puis ramper au lieu de tomber toujours,
Je Vous bénirai d'un hymne funèbre,
Je chanterai du souvenir de Votre amour.

De mon enfance, il me reste une lumière
En veilleuse, où brûle encor l'huile du temps:
C'est une petite lointaine prière
Que ma mère m'apprit, d'un cœur battant.

Je ramperai vers Vous, car elle brille
Et se fait cierge dans mon cœur;
C'est une lueur de jonquille,
Je la cueille sur ma douleur.

Je sais que le froid, la glace noire
Où descendent les morts sans Dieu,
N'empêche pas les fleurs de Votre gloire
De jaillir d'un givre de feu.

Je chercherai si bien, dans la veine obscure,
Par les mines du gel sans fond,
Que je sortirai de ma torture
Avec une petite étoile au front;

Avec ce petit bouquet de fleurs irisées
Que Vous tendra mon spectre replié:
Ce bouquet de mes larmes cristallisées
Que j'oserai Vous dédier.

III

AU village où mon père était maître d'école,
Les carreaux étroits qui m'ont séparé
De la bise ouvraient d'insensibles corolles
Où la neige en fleurs venait pleurer.
Moi, qui suis l'hiver plein de neige obscure,
A travers le givre qui fond, de Votre Cœur,
Je Vous inventerai dans la classe pure
Où vos Chérubins chanteront en chœur.
Mon père, par Vous, ira dans le gouffre
Rouvrir l'école où ses yeux m'ont aimé:

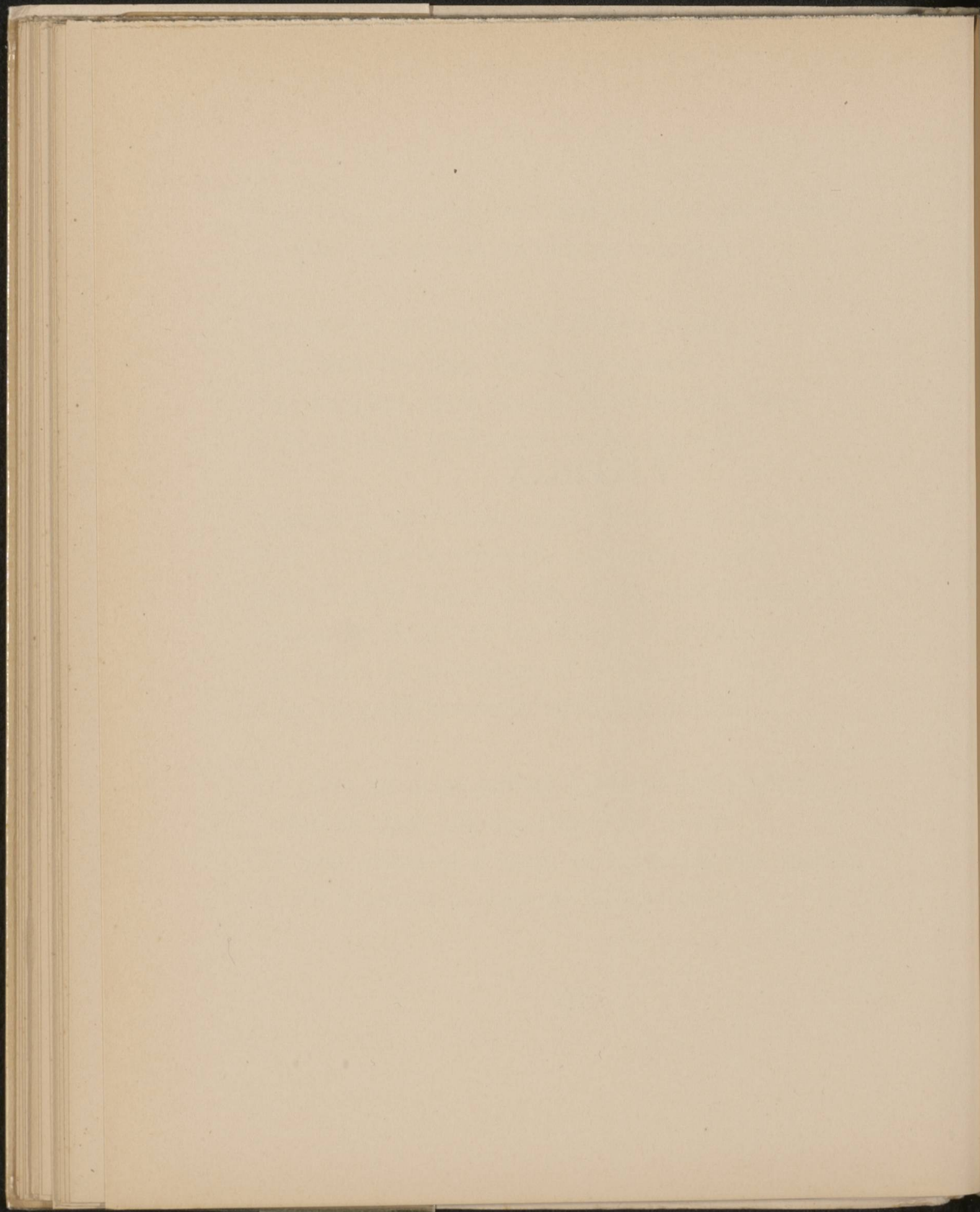
Pour lui, je deviendrai l'écolier blanc qui souffre,
Le puni qui se tait, au dehors enfermé.

J'entendrai sa voix, jeune d'être morte,
Prier avec les âmes des petits enfants
Puis compter, dans le ciel, les étoiles au vent
D'hiver où je grelotterai contre la porte...

Comme il saura mon cœur et mes yeux perdus,
Il se retournera, souvent, vers mon attente,
Jusqu'à cette heure, enfin, de sa voix étonnante,
Quand les Anges et les enfants se seront tus:
"Écoutez, le printemps, si je n'ai pas rêvé,
Avec un petit nouveau, doit être arrivé..."

Le givre en doux jasmin tombera des fenêtres;
J'entrerai dans l'école, ébloui de revoir
Un jour tournant d'avril, au signe du bon maître,
Abolir à jamais la nuit du tableau noir...

Vitraux



Francis Jammes

LE patriarche pleure au fond du pays bleu,
En regardant tourner l'ombre sur la montagne:
C'est à l'heure où le soir vient reprendre à ses yeux
L'humble pastel rehaussé d'or de la campagne.

“ Au penchant de la gloire et d'un long jour couchant,
Par les sentiers où tremble un salut de feuillées,
Va descendre vers vous la lumière d'un chant
Dans la voix d'une jeune fille ensoleillée...

“ Laissez-la revenir, fraîche de temps passé,
En la robe d'œillets de nos grandes vacances,
Prête à mourir du soleil qu'elle a traversé,
Pour retrouver, en vous, le soir de notre enfance;

“ Recevez-nous, par elle encor, dans le jardin,
A l'ombre, en plein midi, de Clara d'Ellébeuse,
Sous l'orage d'azur qui frappera soudain
Notre innocente chair de sa foudre amoureuse.

“ O Poète pareil aux monts brûlants et doux,
Elle a bien retenu votre cœur, Francis Jammes!
Et c'est une élégie où nous soupirons tous
Par votre âme blessée entre toutes les âmes...”

Thomas Braun

THOMAS BBRAUN, ô cœur frais, dans la forêt d'Ardenne,
La source est près de vous, les lilas du rocher
Ont arrêté leur droite et muette fontaine
Sous les terreaux où l'on entend le vent marcher.

Frère des arbres, sur la mousse qu'est leur ombre,
Vous recevez le chant des oiseaux éperdus;
Vous rendez, d'un murmure, à la feuille sans nombre,
L'âme qui vole au fond du Royaume perdu...

C'est à cause de vous que le coteau défaille
Et plonge dans le val pauvrement éclairé;
Qu'un soir humble et lointain de verdure et de paille
Naît de la profondeur de l'éteule ou du pré.

O rivière déjà de nuit embroussaillée,
O brume de myrtille, ô couchant du buisson:
La colline, en plein ciel, demeure ensoleillée
Où vous la suspendez dans l'or d'une chanson...

Elle descend, remonte et va de cime en cime,
Douce de vos regards, fraternelle au guérêt
Qui l'arrête au milieu des nappes de l'abîme,
Pour soutenir l'azur étagé des forêts.

Ainsi, par vous, l'Ardenne agricole est céleste
Et son rêve, où les bois ont longtemps résonné,
Se contemple aux miroirs de la lumière agreste
Grâce à l'ascension des limons étonnés...

Paul Claudel

LE génie a creusé la montagne voyante:
Ce temple a l'éternel glacier comme charpente;

Ses piliers de cristal, aux grand'routes des nefs,
Sous le feuillage en roc de leurs bas-reliefs,

Eclairent durement la forêt souterraine
Où la source prend feu, de la prière humaine.

Dans ces bois au dessin gothique et renaissant,
Claudel a vu le gouffre originel du sang

Tournoyer en criant, sous les fleurs minérales,
Vers la rosace et les rubis des cathédrales...

Rué par l'Ange aux noires murailles des monts,
Il les frappe de chants, les troue à pleins poumons:

Sous les voûtes d'une Ode, il sculpte ses images
De Poètes, de Saints, de Femmes et de Mages;

Aux marbres qu'il burine d'éclairs, il décrit
Le Chemin rouge vers la mort, de Jésus-Christ.

Son temple, dont la foudre est le seul luminaire,
Il le remplit des grandes orgues du tonnerre.

Puis, l'œil oblique et blanc dans le jour sépulcral,
Paul Claudel sort de son labeur monumental...

Autour de lui, règne en mirage de prairie,
Le gazon étoilé de l'Annonce à Marie...

...O désert! Le voici devant ses panthéons!
Qui donc a dit qu'il ressemble à Napoléon?

Sans doute, ce regard brûlé, ce teint livide:
Ce conquérant devant ses propres Pyramides.

Crommelynck

DÉLIVRÉ des démons qu'il a vus s'allumer
Dans la kermesse en flammes de ses yeux fermés,
Crommelynck dort éteint sous le miroir magique,
Le regard dilaté par l'aurore électrique...
O sommeil à l'abri des monstres capitaux,
Loin du spectre enfermé dans la cage des os!
...Silence! Laissez-le goûter hors de lui-même
Le repos qu'il ne doit qu'à son pur stratagème!
En échappant aux créations de sa nuit,
Insensible, il voyage ailleurs et laisse en lui

Retomber les petites flammes de veilleuses
D'une âme hospitalière aux noires nébuleuses.

Voici l'Avare aux boyaux d'or; voici le Fou,
Dont la cervelle est blanche comme une vessie;
Les Amants puérils dilatés en Jaloux,
L'Homme trompé, dont le diable a fait l'autopsie.
Ils se déchirent dans la gloire et dans la mort,
La chair du verbe, en eux, gémit d'être blessée
Mais ces abandonnés du poète qui dort
Ont beau hurler de l'absence de sa pensée:
C'est l'heure où l'on entend notre cœur animal
Mourir d'aurore, au lever noir du jour astral.
Le docteur est en fuite et la blanche infirmière
Laisse le sang bleuir dans l'aube, où la lumière
Eclaire les remous du naufrage spectral
De sa caresse charitable et meurtrière.

Cependant, sur les flots d'où remonte le ciel,
Dans un azur troué de pureté marine,

Une voix pleine de silence originel
Appelle et pleure évangéliquement Carine!

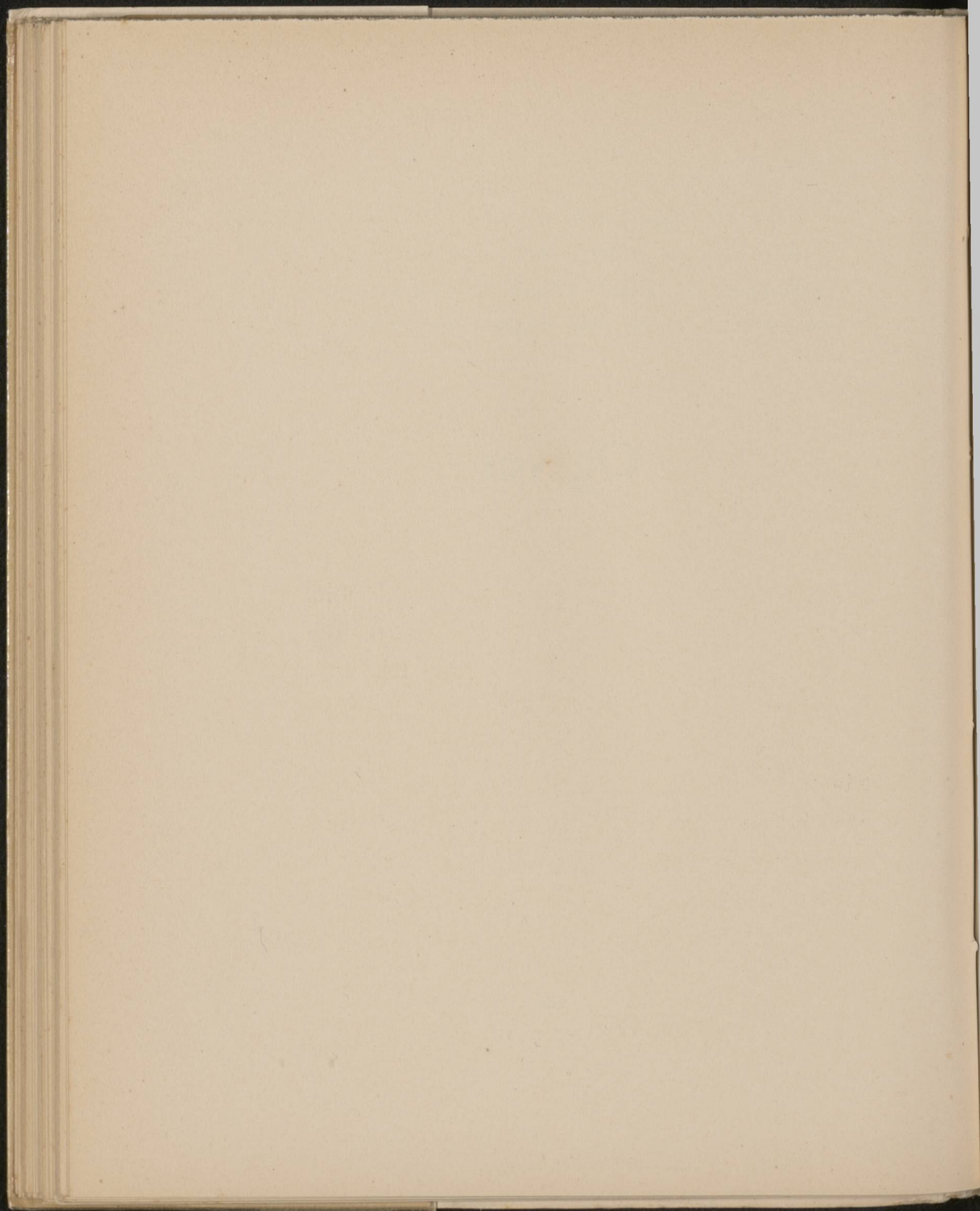
Sur vos ailes de désespoir ensoleillé,
Vous qui volez, ô morte, à l'éternelle fête,
Par votre âme sauvée au souffle du Poète,
Descendez lui fermer les yeux pour l'éveiller!

James Ensor

ENSOR respire au fond d'une âme sans rivage,
Sous l'ogive des eaux, l'aube des coquillages.
L'homme en lui par la vague a rafraîchi sa chair
Mais sa face ressemble aux monstres de la mer.
Au naufrage où bleuit le soir de notre enfance,
Il nous montre étendus sur des lits de coraux
Et nous encercle encor d'une phosphorescence
Avant de nous mêler aux êtres minéraux...
Sur nos fronts, quand les flots surpris ont vu descendre
Au liquide arc-en-ciel, le plongeur sans scaphandre,

La mer, l'âme du peintre, aux plages du soleil
Fait glisser ces longs rêves ruisselants de nacre,
Ces chefs-d'œuvre qu'Ensor, fidèle au simulacre,
Sèche d'aurore en sortant des bains du sommeil...

Ogives



Ma Mère

PREMIER rayon du sang par le sang dédoublé,
Source des jours, aube qui fus ma nourriture,
Lampe du soir veillant sur ma peine future:
Ma mère, ô mon argile, ô ma gerbe de blé,

Ma mère, ô mes lilas et mes roses des champs,
Ma chanson, par vous reste à jamais parfumée
Des jardins où mon âme, en vous, s'étant formée,
Vous la rythmiez d'un cœur plein de fleurs et de
[chants...

Vers le village bleu, sous la cloche d'avril,
Mon rêve trace un vol gothique d'hirondelle
Et se pose, en fermant l'arc brisé de son aile,
Sur le nid maternel, suave et puéril.

Laissez fumer encore, ainsi qu'un encensoir,
Le foyer, vers le ciel de l'enfance perdue !...
O maison, quand la brume est, sur vous, descendue,
Je reverrai ma mère, au feu rouge du soir,

Par la vitre du temps, bénir le pain d'alors,
Faire de justes parts de bonté créatrice,
Distribuer, en souriant, le sacrifice
Et compter nos instants, comme des pièces d'or.

Sous l'horloge des nuits, je la verrai souvent
Marcher vers cette chambre où mon aïeule est morte,
Et, s'appuyant au cadre estompé de la porte,
Dédier la veilleuse à mon sommeil d'enfant.

Elle est dans les matins de la terre et du ciel,
Dans les vergers et leur ramure constellée,
Dans mon cœur sombre où luit sa lumière exilée,
Dans la moisson, le pain, dans la fleur et le miel.

Sur l'abîme qui tourne, elle m'a pris la main
Et j'irai sans vertige, au chant qui me vient d'elle,
J'irai cueillir l'étoile où bat son cœur fidèle
Là-haut, dans un azur rose comme un jasmin.

En attendant, l'enfance où ma peine a dormi
Perpétue à mes yeux ces passés du pétrole
Dont la sainte lueur se pose, en auréole,
A votre front, gardienne et servante du nid.

Sous la fenêtre où naît le dessin du printemps,
Ne pleurez pas dans l'ombre où votre âme recule,
Mais rallumez, pour y goûter le crépuscule,
Cette lampe, vers moi, qui luit de votre sang.

Le Don du Maître

GRELOTTANT au brouillard du village hivernal,
Mon père encor descend, dans sa maison d'école,
L'escalier d'autrefois, de son pas matinal
Que rougit la douleur d'une lampe à pétrole.
Dans la cuisine austère, entre ses murs frileux,
Humblement et d'un geste adouci de fantôme,
Il demande au foyer de lui chanter un psaume:
Et l'eau dit son poème, en souffrant sur le feu.
Il songe, il a défait ce foulard plein de bise
Où sa face brillait vers nous, aux soirs d'hiver;

O solitude, ô limbes dont la vitre est grise:
Une aube d'Au-delà fume du ciel désert...

...Il croise le foulard sur son cœur, comme un signe,
Dans les revers de son veston décoloré,
Et soumis, par la mort, à sa vieille consigne,
Il retourne à sa classe où je l'entends pleurer.
Silence!... Laissez-le, grâce au jour qu'il recrée,
Reprendre, au tableau noir, son ouvrage de craie;
S'incliner, pour sourire aux fantômes d'enfants
Qui sont venus s'asseoir, en secret, sur leurs bancs;
Laissez tomber encor, de sa bouche blessée,
La parole où son cœur alourdit sa pensée;
Laissez ses bras montrer le rythme des objets,
Son regard, refléter le chiffre et l'alphabet,
Ses mains briller, avec les miroirs de leurs paumes,
Sur la nuit du tableau, leur funèbre royaume!

Qu'il dessine, en sa tâche, un cercle de saisons,
Qu'il remonte la vieille horloge de sa peine!

Entre ces murs, d'où s'envolèrent ses leçons,
Vole encor sa leçon d'eucharistie humaine...
Avec ses livres bleus et ses cahiers déteints,
Sur l'estrade où le maître obscurément s'immole,
Comme un autel de gloire, on voit luire soudain,
L'humble chaire, au milieu du temple de l'école...

O mort, croise les mains sur ton cœur avoué:
Le don du maître est désormais distribué!

Mais avant ton retour à la paix éternelle,
Au crépuscule reflété par tes prunelles,
Je viendrai me cacher derrière un long banc noir
Pour t'entendre chanter sur moi, l'adieu du soir...
Une odeur de cartable et d'éponge et de craie,
Un relent de sabots et d'instant oubliés
S'exhale, des petits enfants en tabliers,
Qui comptaient, avec moi, les heures de Hesbaye...
Ce qui te reste encor de voix qui fuit le jour,
S'attise, braise ultime où souffle ton amour;

Honteux que cette voix ne nous soit pas plus belle,
Tu la prends à la nuit d'où ton chant nous appelle.
Nous l'entendons tourner dans l'ombre et revenir,
Du fond de ton passé, chercher notre avenir,
Et quand, au battement du tien, nos chants s'envolent,
Ta bouche, déjà blême, où décroît ta parole,
Se tait, soudain meurtrie, au bout du dernier son
Puis sourit au silence, désormais sans âge,
Où les petits enfants taillés à ton image,
Comme on prie, ont appris ton cœur et ta chanson.

Aube d'Hiver

AUBE d'hiver, autour du chant
De cette bouilloire tranquille;
Sur l'immobilité des champs,
Vents gelés, lumière d'argile;
Du fond de mon hameau rêveur,
C'est la vitre prédestinée
Entre la campagne et mon cœur,
C'est le miroir d'une journée
Où la lampe en mon songe meurt...

O maison blanche, humble mémoire
Tracée aux angles du fourneau,
Dans le cuivre de la bouilloire
Pleure l'âme d'un passereau.
Sous la lampe de porcelaine,
Je vous entends, matins d'hiver:
Le feu souffre, l'eau dit sa peine
Au foyer de suie et de fer...
Une chanson monte en fumée
Entre ces murs d'avant le jour:
De l'entassement des années,
Une source jaillit toujours!

La fenêtre reste incrustée
Des étoiles qui m'ont choisi;
L'aube triste qui m'est jetée,
Je l'embrasse, elle me saisit.
A cette aurore sans oiseaux,
Au grésil, sa pauvre légende,

Je sais bien que je sers d'offrande
Et je me donne jusqu'aux os...

Sur l'abîme d'un tel échange,
La lampe, dans l'immense hiver,
S'envole comme une aile d'ange
Où s'éteint l'adieu d'un éclair.
Silence d'après l'agonie!
Pour la rédemption du jour,
Berçant la bouilloire endormie,
Le feu va se taire à son tour...

Mais celui qui, par la fenêtre,
Forçait la lumière en retard,
L'aube, qui lui devait de naître,
Se nourrissait de son regard.
Luisant sur l'argile fermée,
La bise au loin comme une faux

Coupait des épis de fumée
Noués en gerbes de cristaux.

Et voilà comment je moissonne
Le sol mort, de givre couvert,
Quand, sur le feu, l'eau qui bourdonne
Me rend, de son chant monotone,
Ce qu'autrefois m'a pris l'hiver...

La Carmélite

DANS la vieille chapelle où le Carmel sonnait,
La cloche sonne encor l'appel des Carmélites:
Leur ultime prière ici, n'était pas dite;
En ces lieux, luit toujours leur limpide secret:
C'est l'œil du cierge et le miroir de l'eau bénite...

Vous, dont l'ombre passait au soleil des longs murs,
Voici qu'elle s'allume en Dieu, qui l'angélise;
L'Ange comptait vos pas, de pierre en pierre grise:
Chaque pavé de ce faubourg naïf et pur
Sait pourquoi vous veniez dans la petite église.

Et ce n'est pas en vain, qu'au-dessus de l'autel,
Jésus le vigneron montagnard nous fait signe:
Sa main vous a choisie, ô grappe, à l'heure insigne
Où Son cœur vendangeant le sommet du Carmel,
Y change en vin le Sang de l'Eternelle Vigne.

De songer que c'est vous, dont Ses bras, désormais,
Supporteront l'image, à nos yeux disparue,
Ah! laissez-nous pleurer de joie à votre vue:
Dans la chapelle où vous ne reviendrez jamais,
Nous savons bien où vous retrouver suspendue!

Allez donc, sous le voile, ailleurs, de vos concerts,
Créer, au feu du siècle, une ombre de charmilles!
Faites couler vers nous, de la fraîcheur des grilles,
Ces doux ruisseaux de voix, ces chants dans le désert:
La prière des Carmélites en famille!

Ceux qui pleurent seront, par vos mains, consolés:
Vous allez les tenir jointes pour tous les hommes!
Vous recevrez pour eux, en ouvrant les deux paumes,
Les rayons de pardon qui pourraient s'envoler,
Quand l'enfer souffle autour de la nuit où nous
[sommes.

Ne nous oubliez pas! Aux soirs les plus lointains,
Nous garderons ici votre image fidèle,
Assurés de votre présence, à défaut d'elle,
En ce coin d'Uccle où le Ciel croisa nos chemins,
O sentinelle en Dieu, debout dans Sa chapelle!

Jour Ogival

AUX jours des mois de Notre-Dame,
Entre les vitraux jaillissants,
L'homme erre, altéré par son âme,
Dans la pierre où souffle l'encens.

Source du bénitier candide,
Contre un pilier qui porte Dieu!
O ruisseaux des orgues limpides
Où se mire l'abside en feu!

Sur des fronts luisants de bougies,
Brûle une barrière d'amour,
Mais le Christ, en manteau d'hostie,
Descend des ogives du jour...

La herse et les tridents des cierges,
L'autel en armes devant Lui,
Au sourire en pleurs de la Vierge
Consument un reste de nuit.

Si le prêtre, à l'aube, qui berce
Le Seigneur toujours renaissant,
Ne devine pas qu'Il traverse
Sa nouvelle aurore de Sang,

Humbles de leurs marbres célèbres,
Les Saints Le regardent passer
Quand, vers le portail des ténèbres,
Il cherche l'Homme aux yeux baissés:

Le plus noir enfant de Marie,
Le plus loin du cœur marial,
Sous la pierre dure et fleurie,
Connaîtra le jour ogival.

Ogives

O GIVE au ciel jaillie, où l'astre monte en bulle,
Je vous dessine, dans l'azur d'avant mes yeux,
Si fraîche, disjoignant mon double crépuscule,
Jusqu'à plonger dans le rayonnement de Dieu!

De votre fine croix, je signe ma pensée;
Là-haut, souffle toujours ma lumière en exil:
C'est le front renversé dans la pure croisée,
Que je boirai le vent de l'immortel Avril.

Léger comme l'enfant qui vole dans ses rêves,
L'Ange m'emportera pour les célestes jeux;
Nous verrons, à nos pieds, les jours battre les grèves,
Où les dunes des nuits brûlent de tristes feux...

Les forêts, les jardins déserts, la mer qui souffre
Et ses flots en nuage, où se glace l'éclair,
Nous aurons tout laissé s'abîmer dans le gouffre
En foulant, comme un sol, le volume de l'air.

Pour la garde aux vitraux de l'Eglise éternelle,
D'âme vêtu, qui fut ma tunique d'enfant,
Debout, dans mon bonheur sculpté de sentinelle
Et nourri de mon cœur paisible et triomphant,

Je verrai le miracle infini des ogives
Elever dans l'éther les arcs de sa moisson,
La voûte sur nervure où les gammes s'inscrivent
D'une lumière qui deviendra ma chanson...

L'Hymne qui l'a construit rythme la cathédrale
Reflétée aux cristaux sonores de l'azur.

Un jour sans fin, tombant de l'abside spectrale,
Porte, de nef en nef, la musique des murs.

Par les brumes, le vol des âmes nébuleuses
Aux paillettes d'échos, restera suspendu,
Et le bourdonnement des étoiles fileuses
S'affaiblira dans les rouets du Temps perdu.

Cependant, triste en Dieu de sa gloire brisée,
La terre gémira vers le temple éternel:
Un remous d'ombre soufflera sur ses croisées,
Les reflets du sang mort viendront rougir l'autel.

O Seigneur, qui pleurez l'Humanité bannie,
Si Votre cœur résiste aux hommes condamnés,
Le monde errant n'entrera point dans l'harmonie
Où Votre Esprit d'Amour aspire à l'ordonner.

Puisque dans la Cité bâtie en clartés d'âmes,
Vos Saints font des piliers tout ruisselants d'éclairs,
Sous les vitraux remplis du Cantique des Femmes,
Faites revivre les victimes de la Chair!

Laissez-les relever, dans une étoile morte,
Sur la neige future, un rempart de maisons:
Donnez-leur, vers le ciel, un rêve qui les porte
A Vous chercher, sous le frimas des horizons...

Ils reprendront ainsi l'innocente habitude
Dont l'enfance et l'hiver échangent le secret,
Une ancienne joie, une béatitude
Que mon cœur d'autrefois leur confie à regret.

Regards où les glaçons réfractent leurs lumières,
O cloches en décembre, ô lampes de Noël!
Fenêtres d'or où vit la douceur des chaumières
Et sabots secoués aux seuils luisants de gel...

...Le froid les gardera de la langueur de vivre;
Ouvrant leurs mains de morts aux flocons de la nuit,
Sous leurs manteaux tout ciselés de fleurs de givre,
Ils veilleront en Vous, par l'hiver éblouis,

Jusqu'à l'heure absolue où Votre Cathédrale,
Déployant d'arc en arc ses voûtes de Printemps,
Allumera partout, dans la bise infernale,
L'Ogive où brilleront ces fronts impénitents!

Nef

Soumets à l'arc du ciel ton nuage liquide,
O mer, et fais ta brume où tremblent des cristaux:
En bloc éblouissant de la clarté du vide,
Un navire de gel descendra sur tes eaux.

Je le verrai voguer, sans mât et sans voiles,
Porté par le courant d'émeraude et de feu,
Et, de ses plans taillés en facettes d'étoiles,
Fendre le dur brouillard d'un long sillage bleu.

Sur sa forme blessante à la vague habitée,
Quel oiseau solitaire osera se poser?
Quel ange descendra, de la route lactée,
Mettre son pied ardent sur l'esquif irisé?

Seul, entre l'onde et l'air qu'il absorbe et réfracte,
Il porte dans son gel la flamme de l'éther;
L'horizon jette, autour de sa lumière intacte,
Des anneaux bleus et blancs qui fondent dans la mer...

Croisière de la gloire au gouffre fiancée,
Si l'océan rend témoignage au seul azur,
Emporte le tourment dont brûle ma pensée,
O barque, prends mon cœur plein d'un vertige impur!

Nous descendrons les nuits sur des eaux constellées,
Et nos jours pleins d'hiver sans rivage inscriront
Le parcours de la nef âprement ciselée,
Dans la marée où nos rêves s'endormiront.

A fond de cale, un soir, dans la soute des neiges,
Réveillée à l'appel des flots phosphorescents,
L'âme, fidèle à son terrible privilège,
Empourprera l'hiver des souvenirs du sang:

D'un souffle patient, au rythme du génie,
Elle humanisera la brutale maison:
Percé d'ogives, dans la glace et l'harmonie,
L'iceberg rayonnant fondra sur l'horizon...

C'est alors qu'un printemps de nacre, dans une île
Aux oiseaux d'arc-en-ciel, aux feuillages rêvés,
Me rendra ces jardins, sous les fleurs de l'idylle,
Où ma voix reprendra son chant inachevé.

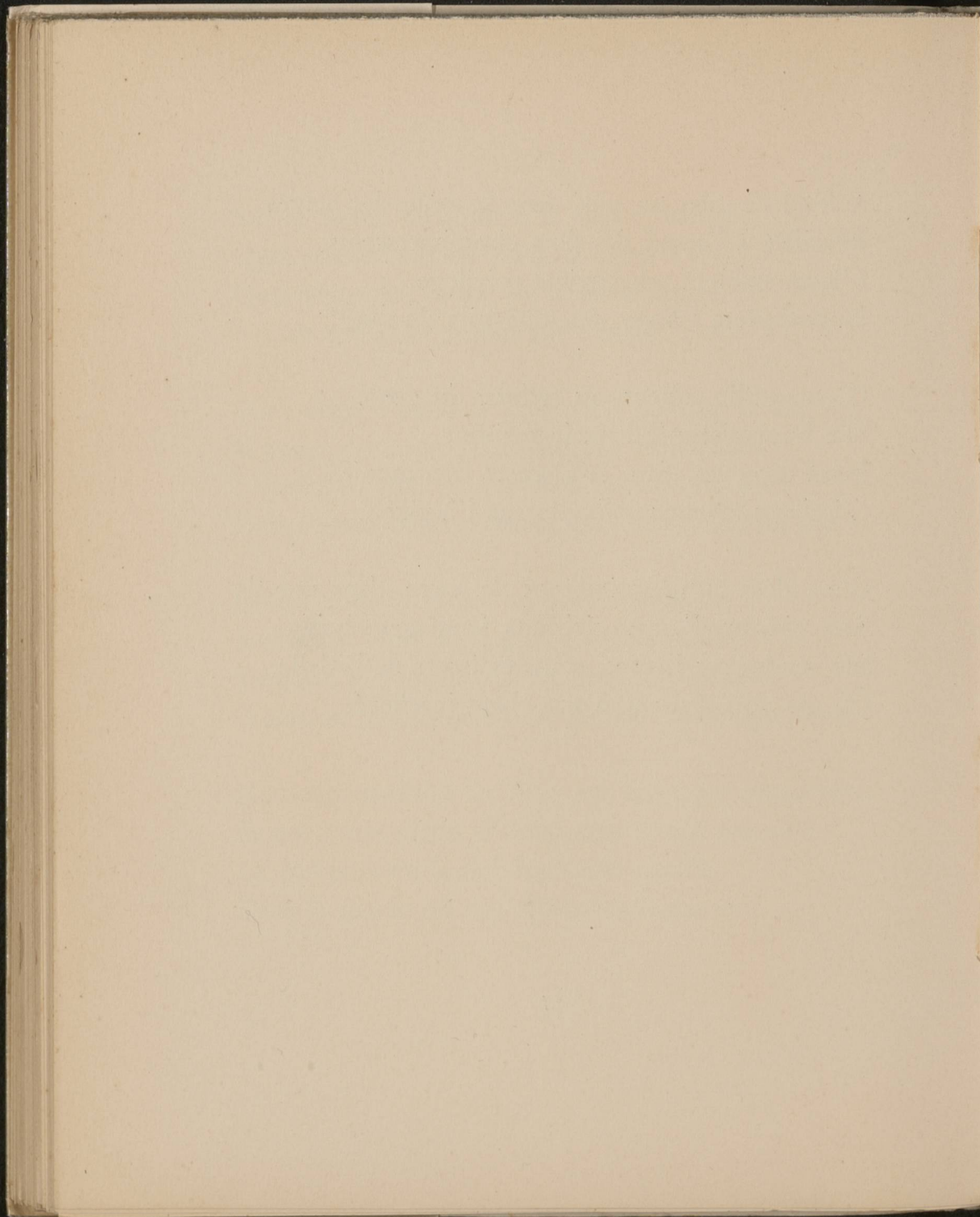


TABLE DES POÈMES

Miroirs :

	Pages
Miroir du Printemps... ..	11
Miroir de l'Eté... ..	15
Miroir de l'Automne.. ..	18
Miroir de l'Hiver	22

Orgues :

Berceuse	27
Chanson	29
Cloche	31
Deux Saisons	33
Nocturne	36
Sphère	38
Elégie	40
Marche Funèbre I	42
II	43
III	45

Vitraux :

	Pages
Francis Jammes... ..	49
Thomas Braun	51
Paul Claudel	53
Crommelynck	56
James Ensor	59

Ogives :

Ma Mère	63
Le Don du Maître	66
Aube d'Hiver	70
La Carmélite	74
Jour Ogival	77
Ogives	80
Nef	85

Prière d'insérer.

ÉDITIONS DES ARTISTES
12, AVENUE FRUCTIDOR, BR

« Dans le dernier numéro de la « Revue de France », M. Gustave Charlier parle de notre collaborateur D.-J. d'Orbaix. L'éminent professeur à l'Université de Bruxelles loue les chants de « Ciel perdu », de « Cloche interdite », qu'un tout récent recueil, intitulé « Ogives », « surpasse, car il prend, en maints endroits, un accent d'universalité quasi dantesque ». « Par leur plénitude de pensée et leur tranquille énergie de l'accord de Paul Claudel et de Maurice Maeterlinck, « Ogives » assure, dès aujourd'hui, à D.-J. d'Orbaix, une place de choix, dans l'histoire du lyrisme belge contemporain. »

VIENT DE PARAÎTRE :

OGIVES

Poèmes, par D. J. d'Orbaix

Après CIELS PERDUS, CLOCHE INTERDITE, l'auteur du DON DU MAITRE publie un nouveau chant où la puissance de sa création s'affirme avec plénitude. OGIVES est certainement le plus bel ouvrage du poète dont Claudel, Maeterlinck, Crommelynck ont salué la maîtrise.

Les accents robustes, la force des synthèses, les larges harmonies de cette nouvelle œuvre s'imposent à notre admiration.

Un volume, sous couverture illustrée,
sur Vélin mat 15 francs
15 exempl. numérotés sur Hollande,
l'exemplaire 50 francs

Ceux qui ont reconnu en d'Orbaix un authentique et grand poète ne seront pas trompés dans leur attente par ce livre dont les "Editions des Artistes" font une belle présentation.

*Le Soir Illustré p 14
8 février 1921*

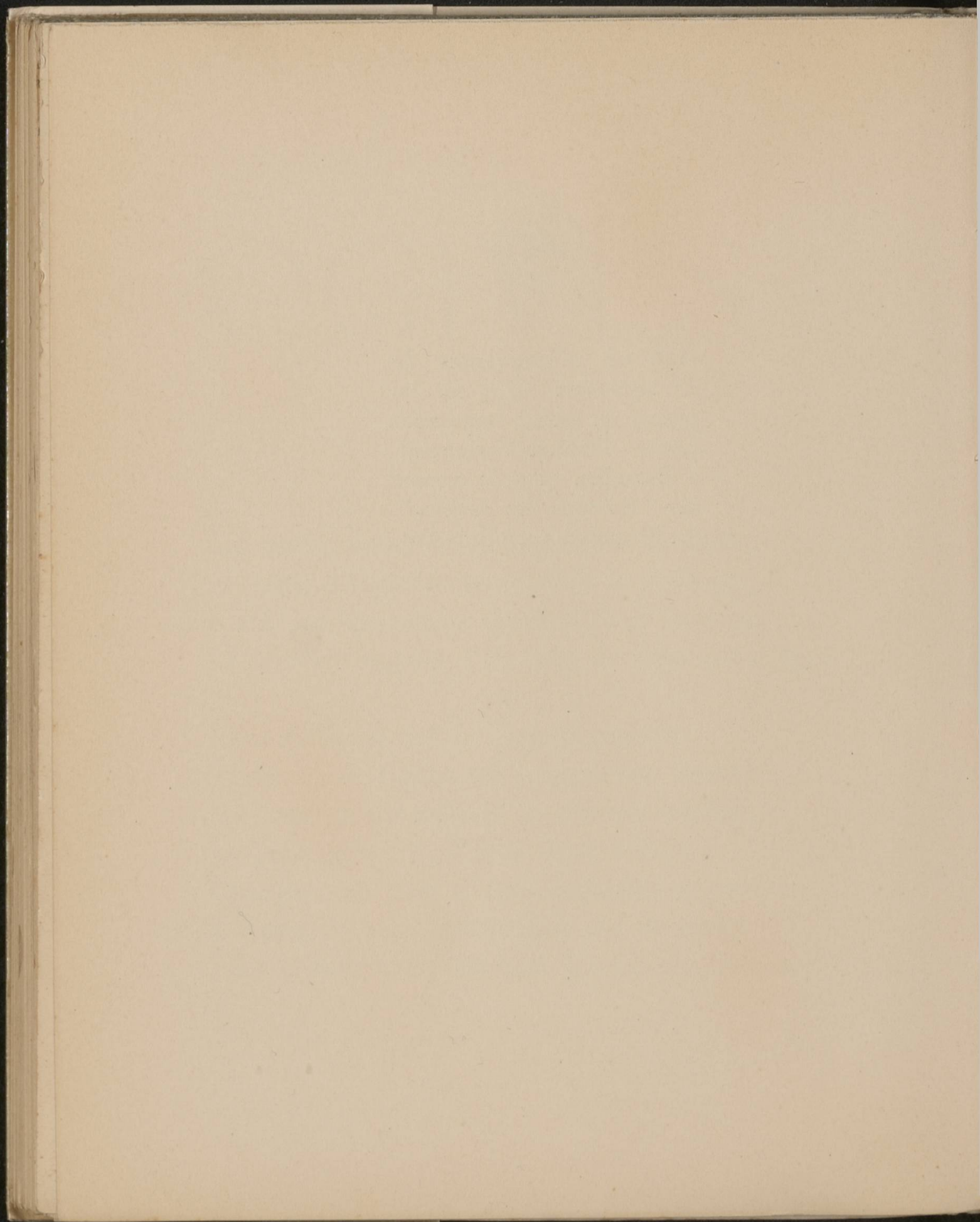
OGIVES

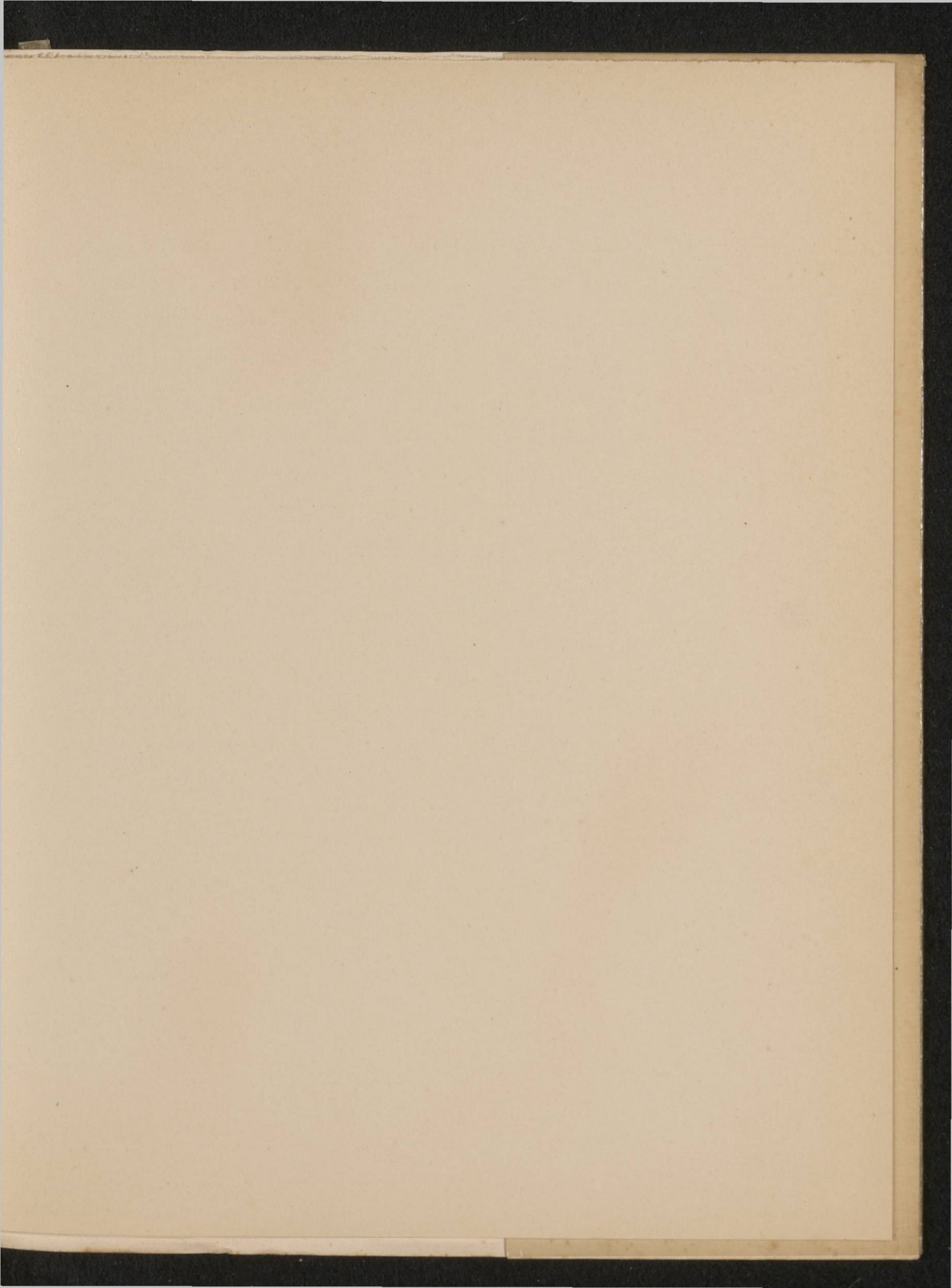
LA cloche donne encor sa couleur au matin,
Le soleil d'autrefois sonne dans le feuillage;
L'été, sur les coteaux de mon passé lointain,
M'emporte respirer l'air bleu de mon jeune âge...

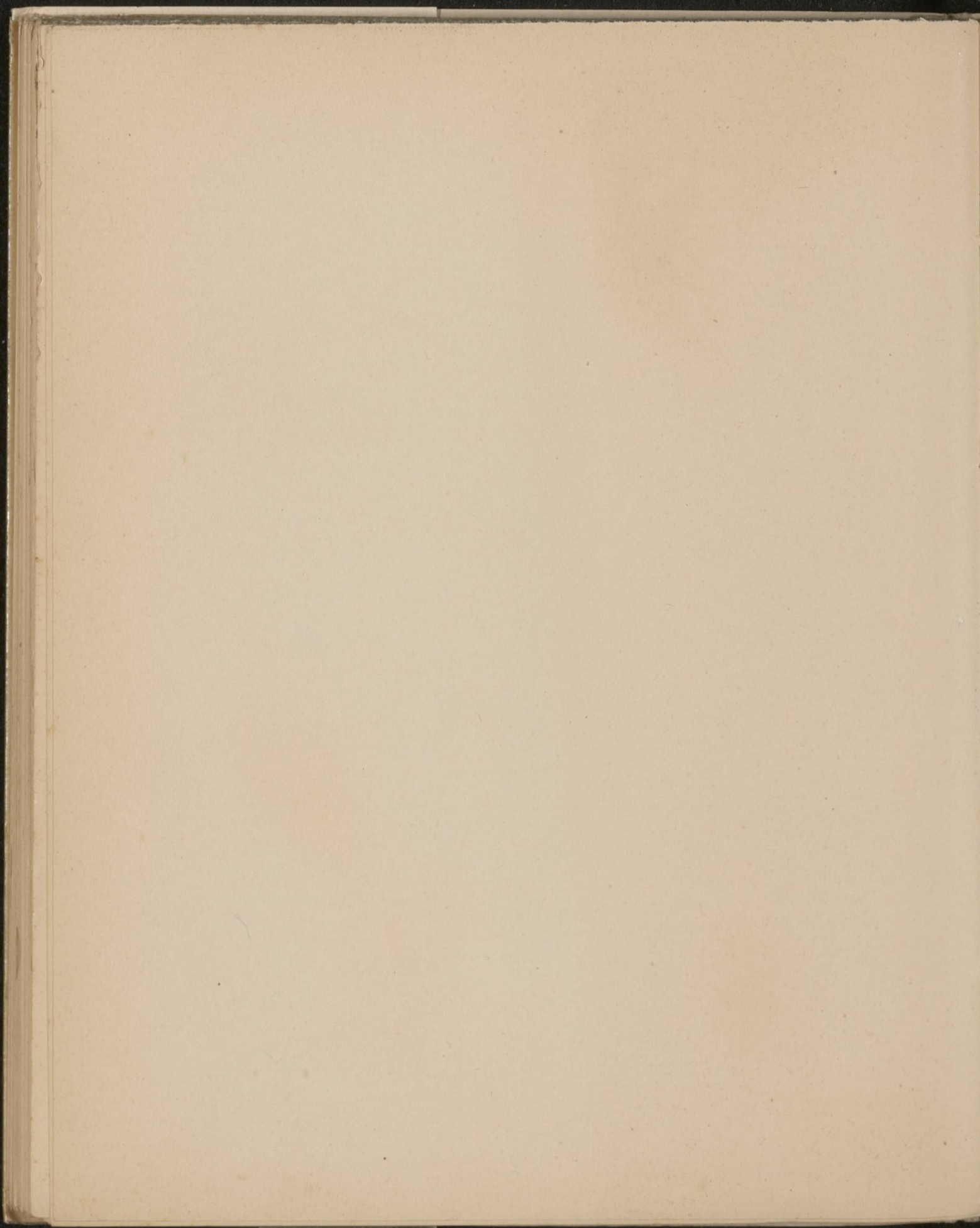
Azur fidèle au vol de l'espoir enfantin,
Traversez de rayons ma transparente image!
Au fond de vos miroirs, je reverrai soudain,
Le petit paysan de l'aube et du village
Qui, par mes yeux d'alors, regardait se pencher
L'Ange du jour, ouvrant son aile de nuage
Pour la rougir, en touchant la croix du clocher.

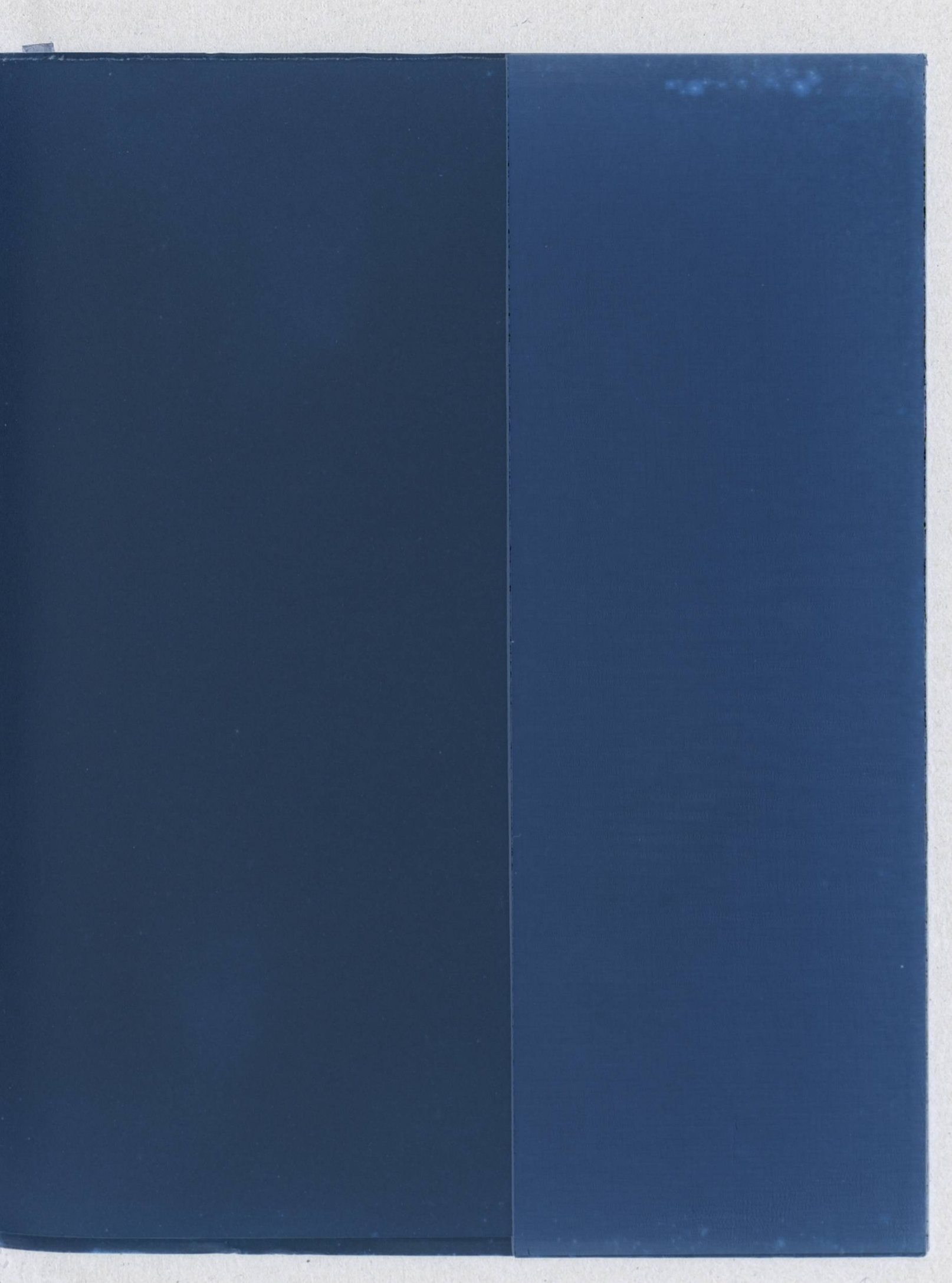


Achévé d'imprimer le
1^{er} septembre 1935 sur les
presses du maître imprimeur
Louis Desmet-Verteneuil,
à Bruxelles, pour le compte
des "Editions des Artistes",
av. Fructidor, 12, à Bruxelles.









PRIX : 15 FRANCS